

LE CANADIEN se publie trois fois par semaine, le LUNDI, le MERCREDI et le VENDREDI dans l'après-midi. Le prix de l'abonnement est de quatre piastres par année, outre les frais de poste. Ceux qui veulent discontinuer, sont obligés d'en donner avis un mois avant l'expiration du terme de l'abonnement, qui est de six mois, et payer leurs arriérés, autrement ils seront censés continuer un autre semestre. Les lettres, paquets, argent, correspondances, &c., doivent être adressés francs de port, à l'imprimerie au Bureau du Journal, N° 13, Rue Lamontagne, Basse-Ville.

PARTIE RELIGIEUSE.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne; par Jacques Balmès, prêtre.—3 vol. in-8°.

(Premier article.)

An milieu des bouleversements politiques de l'Espagne, un prêtre s'est levé comme défenseur des vieilles croyances qui ont civilisé l'Europe. En face des efforts qui se faisaient pour inoculer à l'Espagne les erreurs protestantes en tant que favorables au progrès des nations, M. Jacques Balmès a voulu démontrer que ni l'individu ni la société actuelle ne doivent rien au protestantisme sous aucun rapport, ni religieux, ni social, ni politique, ni littéraire. Il a énuméré avec un rare talent ce que nous dit l'histoire sur ce point, et ce que nous enseigne la philosophie. Nous allons le suivre dans l'exposition de son grand et beau travail, dont nous essayons de donner la substance.

Et d'abord, après avoir dit quelle est la nature du protestantisme, qui n'est qu'une protestation contre l'autorité de l'Eglise, M. Balmès commence par le dépouiller de ce manteau philosophique dont on a voulu le couvrir jusque dans son berceau, mais sans diminuer pour cela son importance et son étendue. Le mouvement philosophique, dans ce qu'il a de plus libre et de plus hardi, n'a point commencé en Allemagne ni en Angleterre, mais dans la France catholique. Descartes, qui inaugura l'époque nouvelle, qui détrôna Aristote, et donna l'essor au progrès de la logique, de la physique et de la métaphysique, était croyant, français et catholique. La plupart de ses disciples les plus distingués appartenaient aussi à la communion de l'Eglise romaine. La philosophie, dans ce qu'elle a de plus élevé, ne doit donc rien au protestantisme. Jusqu'à Leibnitz, l'Allemagne comptait à peine un philosophe de renom, et les écoles anglaises, qui ont acquis plus ou moins de célébrité, furent postérieures à Descartes. Si l'on y réfléchit, la France a été le centre du mouvement philosophique, à partir de la fin du XVII^e siècle; et, à cette époque, tous les pays protestants étaient si fort recués dans ce genre d'études, qu'ils faisaient à peine attention au vif développement de la philosophie parmi les catholiques. Ce fut aussi dans le sein de l'Eglise catholique qu'on vit naître le goût pour les méditations profondes sur les secrets du cœur, sur les rapports de l'esprit humain avec Dieu et avec la nature, et cette abstraction sublime qui concentre les facultés de l'homme, le dépouille pour ainsi dire de son corps, et lui fait parcourir les hautes régions, uniquement destinées, ce semble, à être visitées par les célestes esprits. La mystique, dans ce qu'elle a de plus pur, de plus délicat et de plus sublime, ne se trouve-t-elle pas dans sainte Thérèse, dans saint Jean-de-la-Croix, dans le vénérable Avila, dans Louis de Grenade, dans Louis de Léon; et ce penseur, l'un des plus vigoureux génies du XVII^e siècle, Pascal, fut-il par hasard protestant? Des écrivains qui ont traité de la philosophie de l'histoire ont peut-être ceux qui sont le plus signalés par leur ardeur à reprocher à l'Eglise qu'elle est ennemie des lumières, tandis que la fausse réforme est présentée par eux comme un champion illustre des droits de l'esprit. Ne fût-ce que par reconnaissance, ils auraient dû procéder avec plus de circonspection. Devaient-ils oublier que le véritable fondateur de la philosophie de l'histoire est un évêque catholique, Bossuet?...

En ce qui touche le mouvement littéraire, M. Balmès aurait pu presque se dispenser de combattre les reproches adressés au catholicisme par ses ennemis. Quelle était la littérature de tous les pays protestants, dans le temps que l'Italie et l'Espagne produisaient ces orateurs et ces poètes qui ont été aux âges suivants le modèle de quiconque s'est livré à ce genre d'études? Mais M. Balmès, dans son amour pour sa patrie, était bien aise de constater qu'en Angleterre, comme en Allemagne, plusieurs genres de littérature, déjà vulgaires dans les pays catholiques, n'étaient pas même connus, et que dans les derniers temps, lorsqu'on a voulu constater ce vide, un des meilleurs moyens a été de prendre pour modèle les écrivains espagnols, soumis à l'obscurantisme catholique et aux dures de l'inquisition. L'intelligence, le cœur, l'imagination ne doivent rien au protestantisme: tout cela, avant la réforme, se développait avec grâce, et tout cela, après la réforme, continua de se développer au sein de l'Eglise catholique avec non moins d'éclat que dans les temps antérieurs. Et ce n'est pas une des moins belles preuves de notre foi, que cette série non interrompue de savants toujours fidèles à la doctrine de l'Eglise véritable! N'appelons donc pas notre foi un système, un plan, car enfin la difficulté est dans leur existence même: elle consiste à expliquer comment ils ont pu être conçus et exécutés. S'il n'y avait là qu'un système et un plan formés par l'homme, il faudrait dire ce qu'il y a de mystérieux dans cette cité de Rome, qui réunit autour d'elle tant d'hommes illustres de tous les temps et de tous les pays. Comment le Pontife romain, s'il n'est autre chose que le chef d'une secte, parvient-il à

fasciner le monde à ce point? Il y a déjà bien longtemps que l'on déclame contre son despotisme religieux; pourquoi ne s'est-il trouvé personne qui lui ait enlevé le sceptre?

Pour qui n'est pas catholique, pour qui ne voit pas dans le Pontife romain le vicaire de Jésus-Christ, la pierre sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Eglise, la durée de cette autorité doit être le plus extraordinaire phénomène.

M. Balmès ne s'arrête pas sur les généralités, mais il prend une à une toutes les grandes questions de la philosophie, de l'histoire, de la science sociale, et il demande au protestantisme ce qu'il a fait pour les résoudre. L'esprit, en contemplant la civilisation européenne, se trouve assailli de tant d'impressions diverses, sollicité par tant d'objets qui réclament à la fois son attention et sa préférence, qu'au milieu du charme et de la magnificence du spectacle, il s'éblouit, et ne sait par quel côté commencer l'examen. Nous éprouvons le même embarras pour analyser le livre de M. Balmès. Nous réduisons notre sujet à ses plus simples éléments. L'INDIVIDU, la FAMILLE, la SOCIÉTÉ: voilà les trois parties des investigations de M. Balmès. Nous avons voulu nous débarrasser d'abord du point de vue philosophique qui touche à ces grandes divisions.

Dans l'antiquité, l'individu était absorbé par la société. Le droit du plus fort y était énoncé d'une manière terrible. On n'y trouve qu'un affreux antagonisme: la plus aveugle soumission, l'asservissement d'un côté, et, de l'autre, l'esprit d'insubordination, des résistances, des explosions désolantes. C'est que l'homme, dans l'antiquité, ne se connaissait point lui-même, et ne savait pas bien ce qu'il était; c'est que ses véritables rapports avec la société étaient considérés à travers mille préjugés, mille erreurs, et par conséquent fort mal compris. L'individualité, ou plutôt la dignité personnelle, ne se développait que sous l'influence de l'Eglise. Le christianisme grave fortement dans le cœur de l'homme cette vérité, que l'individu a des devoirs à remplir, alors même que le monde entier se soulèverait contre lui; qu'il a une destinée immense à parcourir, et que c'est là pour lui une affaire presque entièrement propre, dont la personnalité pèse sur son libre arbitre. Qu'a fait le protestantisme? Il n'a su qu'écrire un gros livre latin de *sermo arbitrio*.

Voyons maintenant ce que la famille lui doit. Il est clair que l'individu était le premier élément de la famille, si c'est le catholicisme qui l'a perfectionné, la perfection de la famille sera aussi bien l'œuvre du catholicisme. Mais M. Balmès, sans insister sur cette déduction, considère le lien de famille en lui-même, et il appelle l'attention sur la femme. La doctrine chrétienne a fait disparaître entièrement les préjugés qui existaient contre la compagne de l'homme, elle l'égalait à l'homme lui-même dans l'unité de l'origine et de la doctrine, et dans la participation aux dons célestes par Jésus-Christ; elle la considérait aussi comme fille de Dieu, et non plus comme une esclave ou un vil instrument. Dès lors cette philosophie qui s'était attachée à la dégrader, devait se taire, le précepte chrétien avait retenti. Nous ne pouvons suivre M. Balmès dans ses beaux chapitres sur la chevalerie. Toutefois, et malgré la bienfaisante influence que les doctrines chrétiennes eurent exercées par elles-mêmes, le but désiré n'aurait pas été atteint d'une manière complète, si l'Eglise n'avait entrepris avec la plus ardente énergie de mener à bout l'œuvre la plus nécessaire, la plus indispensable pour la bonne organisation de la famille et de la société; je veux dire la réforme du mariage. La doctrine chrétienne sur ce point est très-simple: *un seul avec une seule, et pour toujours*. Mais la doctrine aurait été impuissante, si l'Eglise ne s'était chargée d'en faire l'application, et si elle n'avait soutenu cette tâche avec une inébranlable fermeté; car les passions, et surtout celles dont la volupté est la source, se soulevèrent contre une doctrine semblable, et elles l'auraient indubitablement foulée aux pieds, si elles n'étaient venues se briser contre une insurmontable barrière, sans espoir, même lointain, de triomphe. Le protestantisme voudrait-il se vanter d'avoir contribué aussi à affermir cette barrière, lui qui applaudit avec une joie si insensée au scandale de Henri VIII, et se plia si lâchement aux exigences du landgrave de Hesse-Cassel? Quelle étonnante infirmité! Pendant plusieurs siècles, au milieu des circonstances les plus diverses, et parfois les

plus terribles, l'Eglise catholique lutte avec intrépidité contre les passions des potentats, pour maintenir sans tache la sainteté du mariage. Ni les promesses ni les menaces ne peuvent ébranler Rome; rien n'est capable d'obtenir d'elle la moindre chose contraire à l'enseignement du divin maître; et le protestantisme, au premier choc, cède lâchement sur ce point capital, il cède, s'humilie, consent à la polygamie, trahit sa propre conscience, ouvre une large porte aux passions, et leur livre la sainteté du mariage.

L'histoire constate les faits qui démontrent la faiblesse de la prétendue réforme, et la puissance vivifiante du catholicisme. Tandis que l'Eglise était au sein de la famille l'admirable dignité de la mère, elle couvrait d'un voile mystérieux le visage de la vierge chrétienne; et les épouses du Seigneur étaient gardées par elle comme un dépôt sacré confié aux asiles inviolables du sanctuaire. Il était réservé à Luther, au grossier et sacrilège époux de Catherine Bora, de méconnaître ainsi sur ce point la profonde et délicate sagesse de la religion catholique: il était digne de ses dures entrailles d'exécuter la cupidité des princes, de les faire se précipiter sur les biens de ces vierges privées de tout appui, puis de les expulser de leurs demeures. La vraie civilisation ne pardonnera jamais au protestantisme cette œuvre immorale et impie. La vraie civilisation ne pourra lui pardonner cette violation des sanctuaires de la pureté et de l'innocence, d'avoir employé toutes ses forces à faire disparaître le respect pour la sainte virginité.

C'est surtout dans ce qui concerne la société que M. Balmès est neuf et intéressant. Il ne réfute pas M. Guizot, il fait mieux par son livre, il ramène à la vérité que le célèbre professeur d'histoire moderne, malgré ses qualités éminentes, a méconnue par suite de ses préjugés calvinistes.

Le protestantisme n'a contribué en rien à former la conscience publique. M. Balmès démontre fort bien que l'origine de la conscience publique se trouve dans le christianisme. Or, le christianisme peut être considéré sous deux aspects: en tant que doctrine, en tant qu'institution destinée à réaliser cette doctrine; c'est-à-dire que la morale chrétienne peut être envisagée en elle-même ou en tant qu'enseignée et inculquée par l'Eglise. Pour former la conscience publique et y faire prévaloir la morale chrétienne, l'apparition de cette doctrine ne suffisait pas; il fallait encore une société qui, non seulement conservât cette morale dans toute sa pureté, afin de la transmettre de génération en génération, mais qui sût aussi la prêcher incessamment aux hommes et en faire une application continuelle à tous les actes de la vie. Les idées, quelle que soit leur force, ont toujours une existence précaire, jusqu'au moment où elles arrivent à se réaliser, à se rendre sensibles pour ainsi dire dans une institution qui, tout en recevant d'elles la vie, le mouvement et la direction, leur sert en retour de rempart contre les attaques des autres idées et des autres intérêts. Ainsi toute idée qui veut agir sur la société et prétend s'assurer un avenir, tend nécessairement à créer une institution qui la représente, dans laquelle elle se personnifie. Loin donc que le protestantisme puisse attribuer aucune part dans la formation de la conscience publique, on doit dire que par ses principes et sa conduite il y aurait mis obstacle si, par bonheur, l'Europe, au XVII^e siècle, n'eût été adulte, et, par conséquent, à peu près incapable de perdre les doctrines, les sentiments, les habitudes que lui avait communiqués l'Eglise catholique pendant une éducation qui avait duré tant de siècles. La première chose que fit le protestantisme, fut d'attaquer l'autorité, non par un simple acte de résistance, mais en proclamant l'insurrection comme un véritable droit, en érigeant en dogmes l'examen privé et l'esprit particulier. Dès cet instant, la morale chrétienne restait sans appui; car il n'existait plus une société qui pût prétendre au droit de l'expliquer et de l'enseigner: c'est-à-dire que cette morale restait reléguée au rang de ces idées qui, n'étant représentées ni soutenues par aucune institution, n'ayant aucun organe autorisé pour se faire entendre, manquent de moyens directs pour agir sur la société, et ne savent où trouver un abri lorsqu'on vient à les combattre.

La société moderne devrait se distinguer par la dureté et la cruauté, puisqu'elle est le résultat de la société des Romains et de celles des Barbares,

dont le double héritage ne pouvait être que dureté et cruauté. Qui a donné à la société la douceur des mœurs? c'est l'Eglise. Le protestantisme n'a rien à réclamer, par exemple, dans l'affranchissement des esclaves. L'influence de l'Eglise sur la législation civile fut un bienfait inestimable; c'est pourquoi la puissance même du clergé, dans l'ordre temporel, fut une des premières sauvegardes des plus hauts intérêts de la société. Une des règles de conduite de l'Eglise catholique a été de ne fléchir jamais devant le puissant. Quand elle a proclamé une loi, elle l'a proclamée pour tous. Qui a établi la Trêve-Dieu pendant les horreurs du moyen âge? c'est l'Eglise, ce sont les conciles: assurément le protestantisme ne revendiquera jamais cette gloire. L'homme, qui, durant quatre jours de la semaine et pendant de longues périodes de l'année, se voyait forcé de suspendre l'exercice de la force, devait nécessairement s'incliner à des mœurs plus douces; il devait finir par renoncer entièrement à la force. Ce qui est difficile, ce n'est pas de convaincre l'homme qu'il agit mal, mais de lui en faire perdre l'habitude. Maintenant, demandez au protestantisme ce qu'il a fait pour le développement du saint dévouement à la bienfaisance publique en Europe, et il sera obligé de confesser qu'il lui est impossible de faire une Seur de la Charité. Il a renversé le dogme de l'eucharistie. Il restera froid et sans amour, et comme l'a dit fort bien M. de Châteaubriand, "la philanthropie n'est que la fausse monnaie de la charité."

M. Balmès consacre la moitié de son deuxième volume à examiner la question de l'inquisition et celle des institutions religieuses. L'inquisition n'existe plus, et assurément il n'y a pas de probabilité qu'elle se rétablisse; les lois sévères en vigueur sur cette matière dans d'autres temps n'existent plus, ou elles sont abrogées, ou elles sont tombées en désuétude; personne, à la rigueur, n'a donc plus d'intérêt actuel à ce que ces institutions soient regardées plus ou moins d'un faux point de vue. L'histoire des nations catholiques et les attaques violentes de nos ennemis exigent néanmoins qu'on ne juge l'inquisition que d'après des données et des documents certains. Cette question a deux parties principales: celle du principe et celle de l'application; en d'autres termes, celle de l'intolérance et celle de la manière dont s'exerce l'intolérance. Quelle opinion a été tolérante dans ce monde? L'émancipation des catholiques en Angleterre est d'une date très-récente: les éclatants démentis du gouvernement prussien avec le souverain pontife, au sujet de certains actes arbitraires du pouvoir civil à l'égard de la religion catholique, sont d'hier; la question d'Argovie en Suisse est encore pendante; et la persécution du gouvernement russe contre le catholicisme se poursuit d'une manière aussi cruelle et perfide qu'à aucune autre époque. Quant à la tolérance des philosophes si humains du XVIII^e siècle, il faut avouer qu'on l'aurait trouvée fort aimable, si elle n'avait reçu de la main de Robespierre sa terrible sanction. Le principe tant vanté de la tolérance universelle est aussi impraticable dans la région des faits, qu'insoutenable dans la théorie. N'accusez donc pas le catholicisme d'intolérance. La vérité peut-elle s'allier avec l'erreur? M. Balmès démontre clairement que l'intolérance est en quelque sorte un droit de tout pouvoir public. Ainsi le tribunal de l'inquisition en Espagne n'est qu'une application à un cas particulier de la doctrine d'intolérance qui, avec plus ou moins d'extension, forme la doctrine de tout pouvoir existant. Il est faux que l'établissement de l'inquisition soit dû à Philippe II. C'est Ferdinand et Isabelle qui l'ont établie contre les Maures et les Juifs; Philippe II la dirigea contre les protestants. C'est un fait incontestable que le protestantisme produisit en Espagne une réaction. Ses erreurs et ses excès furent cause que le pouvoir ecclésiastique aussi bien que le pouvoir civil restreignirent infiniment, dans tout ce qui avait rapport à la religion, la liberté dont on jouissait auparavant. Et si Philippe II eût abandonné sa politique tant décriée, la religion catholique ne courait-elle pas le risque de se trouver au commencement du dix-septième siècle dans la dure nécessité de vivre uniquement comme religion tolérée dans la généralité des royaumes de l'Europe? Or, l'on sait ce que vaut cette tolérance quand il s'agit de l'Eglise catholique. Pour l'Espagne, l'introduction du protestantisme aurait amené la guerre civile et la mort, car l'unité de la monarchie était encore faible et vacillante.

Québec.

Six lignes et au-dessous 25 cts et pour chaque insertion subséquente 75 deniers courant.

Pour dix lignes et au-dessus de 6 3s. 4d. la première insertion et chaque suivante 100.

Au-dessus de dix lignes 4 denier par ligne.

Les annonces non accompagnées d'ordres sont publiées jusqu'à ce qu'il soit donné ordre d'en discontinuer l'insertion on traite aussi de gré à gré pour les annonces fréquentes et d'une certaine étendue, ainsi que pour celles qui doivent être publiées pendant longtemps.

Non, l'histoire d'Espagne, sous le point de vue de l'intolérance en matière religieuse, n'est point aussi noire qu'on a voulu le supposer. Les étrangers, dit M. Balmès, oseront-ils nous reprocher notre cruauté? Nous leur répondrons que, tandis que l'Europe était arrosée de sang par l'effet des guerres religieuses, l'Espagne était en paix. Quant au nombre de personnes qui périrent sur les échafauds ou trouvèrent la mort dans l'exil, nous mettons au défi les deux nations qui prétendent être à la tête de la civilisation, la France et l'Angleterre, de nous montrer, sur le même sujet, leur statistique de ces temps-là et de la comparer avec la nôtre; nous ne craignons rien du parallèle. Le catholicisme avait couvert l'Europe d'institutions monastiques, ces grandes agences de civilisation. Les protestantismes les a détruites, et surtout il poursuit encore de sa rage et son orgueil qui a livré contre lui de si glorieux combats dès les premières années de son existence. Dans la Compagnie de Jésus, ce sont tous les ordres religieux qu'on poursuit et qu'on voudrait éteindre.

Dans un second article nous examinerons les doctrines sociales de M. Balmès. — (L'Ami de la Religion.)

Partie littéraire, politique, etc.

VOYAGE DANS LA VALLEE DE KACHMIR.

Au moyen de la protection du gouvernement anglais, qui assure celle du gouvernement natif, on voyage dans tout le Kachmir avec la plus grande sécurité. Les privations et les fatigues, inévitables dans la vie de voyage, sont moindres que celles auxquelles on doit s'attendre dans ces contrées encore peu civilisées. Le pire inconvénient est la vermine qui fourmille dans les maisons et sur la terre. Elle grouille sur vous. Le pays, les hommes, le langage, les mœurs, tout est nouveau. Le changement, la variété continuelle de positions, l'incertitude d'un gîte et des événements du lendemain, donnent un charme infini à la vie errante. Tout le pays est intéressant à explorer dans l'intérêt des sciences naturelles et de la géographie. Il n'y a rien à faire pour l'archéologie et la littérature. Il n'y a ni monuments, ni livres, ni savants. Cela est d'autant plus extraordinaire que dans la vallée de Kachmir et dans les montagnes environnantes au nord, on trouve des monuments anciens, des lieux de pèlerinage, et des traditions d'antiquité hindoue. Comme on voit dans la vallée de Radjour beaucoup de ruines de châteaux-forts, on peut penser que les chefs qui y régnaient se faisaient la guerre entre eux, et qu'au milieu des troubles continuels qui ont agité le pays, toute trace de littérature et d'ancienneté a disparu.

La vallée de Kachmir s'étend le long du Djalum. Les maisons sont construites en bois, sur des fondations en pierres de taille. Les fenêtres sont fermées par des compartiments en bois découpés à jour, et formant des dessins variés. On les enlève à volonté. Pendant les froids on les recouvre de papier. Les toits sont couverts avec de la terre. Il y pousse de l'herbe et des fleurs. C'est ainsi que sont toutes les maisons dans la vallée; et de loin les villes et les villages ont un aspect très pittoresque. Le long de la rivière sont amoncelées d'énormes pierres de taille qui forment les quais. Excepté la grande mosquée, qui est construite en bois, toutes les mosquées sont bâties avec des pierres, débris d'anciens temples hindous. Plusieurs pierres portent des figures, et trois portent des inscriptions. Une de ces inscriptions est dans la rivière et découverte seulement pendant les basses eaux. Les ponts sont construits en bois sur pilotis de pierres. Ils ont des beautés comme sur le Pont-Neuf. Rien n'est plus charmant qu'une promenade, le soir, sur la rivière. L'ombre dérobe aux yeux la galeté de la ville et des habitants. Du fond noir des maisons se détachent quelques fenêtres éclairées où se dessinent les légères et gracieuses formes des brillantes feux du pays.

La ville est dominée par un fort qui de loin a un aspect terrible. Au bas est un palais antique, presque entièrement conservé. Tout autour est un joli lac entouré de montagnes et couvert de plantes et de fleurs, mais très-salubre. Il exhale dans les temps de sécheresse une odeur infecte de boue; beaucoup de sources l'alimentent. Tantôt il se décharge dans la rivière, tantôt, au contraire, la crue des eaux environnantes le fait remonter. Au bord de ce lac, à l'est, est un top indien, avec la mosquée rivale bâtie à côté. La mosquée est complètement en ruines. Le top est encore debout, seulement il paraît incliné comme s'il avait été ébranlé par une forte secousse. Ce top renferme un linga; le dôme est en forme de cloche.

On montre la place où Salomon ordonna aux eaux de se retirer. Les natifs disent qu'autrefois la vallée était un lac, et qu'elle devint tout à coup une terre habitable. Les Musulmans attribuent le miracle à Salomon, les Indiens l'attribuent à Kacyapa, célèbre *Mouni* qui perça la vallée à Barémoula. Sans recourir à des fables, on peut admettre, d'après la tradition, que la vallée était un lac, et que ses eaux comprimées et pressant ses bords, finirent par s'ouvrir un passage à Barémoula, où le terrain incline beaucoup. Les habitants s'aperçoivent encore à présent de la diminution progressive des eaux. Ils montrent de vastes plaines qui étaient autrefois des étangs. Beaucoup de sources se sont taries; du moins on ne trouve plus de traces d'eau dans des ruines de villes fort étendues, qui, dans un pays si bien arrosé, n'ont pas dû être bâties sur des emplacements arides.

La terre de Kachmir est réputée sainte par les Hindous. Les Musulmans l'ont aussi en grande vénération. Chaque secte y a ses pèlerinages, ses saints, ses légendes; mais tout ce qui est monument ancien religieux est hindou. On montre une

grande barbe qu'on dit être celle du prophète; une pierre dans le lac est un homme changé en pierre par un saint musulman irrité: les Hindous ont mieux que cela; ce sont de grands temples majestueux qui ont défilé la rage dévastatrice de leurs ennemis, et qu'ils ont été impuissants à rivaliser. Presque toutes les mosquées élevées par les musulmans auprès des temples hindous sont en ruines, tandis que les temples hindous sont encore debout.

Les palais modernes des empereurs mogols sont mieux conservés, surtout les admirables jardins et palais de Shahjahan, dont le gouvernement actuel prend soin. Ses jardins sont en amphithéâtre. A chaque étage sont des constructions plus ou moins importantes. Une source d'eau coule au milieu en formant des cascades, des bassins et des jets d'eau. Au dessous des cascades sont de petites cavités destinées à recevoir des lumières qui se réfléchissent dans les eaux scintillantes. Les natifs font baigner dans les bassins des bayadères à l'état de nudes. Ils sont très passionnés de ces spectacles de leur yeux, et des jeux de lumières. Leurs feux d'artifice sont très brillants. Ils s'en donnent souvent la récréation dans leurs maisons, même aux jours ordinaires. Ils y mêlent les femmes, leurs riches costumes, la musique et la danse. Ils aiment le brillant et l'exagération, qui se retrouvent partout, dans leurs costumes, dans leurs fêtes, dans leur architecture et dans leur poésie. C'est sans doute au milieu de ces spectacles faits uniquement pour flatter les yeux et les sens les plus grossiers qu'ils ont perdu le goût et le sentiment de la nature. Quand on a séjourné quelques temps dans les grandes villes et au milieu des natifs, on finit par se plaindre au milieu de la poésie persane, et qui semble l'image exacte de ce qui frappe continuellement les yeux.

Dans ce pays si vaste pour la beauté de ses femmes, il est impossible de se figurer les horribles créatures qu'on rencontre dans les rues. Quant aux femmes un peu distinguées, on ne les voit pas. Il ne reste que les bayadères, mais comme on ne les voit que dans les fêtes et dans l'Inde, et que la porte les jolies à Lahore et dans l'Inde, et que la plupart ne reviennent que lorsqu'elles ne sont plus dignes d'occuper les loisirs d'un public distingué, ce n'est pas à Kachmir qu'on peut juger d'elles. Parmi celles qui m'ont rendu visite, j'en ai trouvé tout au plus deux ou trois jolies, et pourtant avec leurs cheveux si joliment nattés, leurs beaux yeux noirs, leurs traits distingués, leurs bijoux, leur costume coquet, leurs chants et leurs danses gracieuses, il faut qu'elles soient laides pour ne pas charmer.

Les bayadères sont à la fois artistes musiciennes, danseuses et courtisanes. Elles jouissent d'une certaine considération, et on passerait pour fort mal élevé si on ne les recevait pas. Leur chant est doux et mélancolique, même quand il exprime la joie et l'amour. Il paraît d'abord étrange, mais peu à peu on s'y accoutume, il finit par transporter. Le collyre qu'elles se mettent au tour des yeux les allonge. C'est une coquetterie, et aussi un moyen de se garantir des ophthalmies fréquentes dans le pays à cause des marais. De bonne heure elles apprennent à feindre les passions, l'amour, la pitié, la jalousie, et elles les expriment d'une manière si naïve et si réelle qu'il est impossible de ne pas se faire illusion. Elles n'ont rien de l'air fade et apathique de nos danseuses, qui, du reste, pour la grâce et la légèreté, leur sont incomparablement supérieures.

Les Orientaux, malgré le grand nombre de femmes qu'ils entretiennent, appellent souvent les bayadères à leurs fêtes. La danse et le chant sont les deux éléments de l'éducation des femmes honnêtes. Les danseurs s'habillent en femmes. Ils s'étudient tout jeunes à imiter les manières féminines, et ils les imitent si bien se méprennent complètement. Ils font souvent qu'une partie de troupes ambulantes qui jouent en plein air. On y représente des scènes grotesques et de différents caractères de personnages, et la liberté avec laquelle on se moque du gouvernement et de ses officiers est surprenante. Le despotisme est trop bien établi dans les mœurs pour avoir quelque chose à craindre de la critique et du ridicule.

A mon arrivée à Kachmir, je trouvai Mirza-Ahmed, l'ancien moushi de Jacquemont. Il me donna des renseignements sur le pays, il m'indiqua les lieux intéressants à visiter, les inscriptions, les ruines et les monuments; il me procura aussi quelques médailles. Malheureusement j'avais pour ce dernier objet un concurrent redoutable en la personne de M. le capitaine Cunningham, aide de camp du gouverneur-général, qui avait écrit sa prochaine arrivée à Kachmir, et avait recommandé qu'on lui mit de côté des médailles. Je levai les inscriptions qui n'avaient pas été levées avant moi; une sur une mosquée, celle de la rivière, et quelques lettres au bas d'une maison.

On me présenta le plus savant de tous les pandits de Kachmir. Il savait à peine lire, mais il ne comprenait pas un mot de ce qu'il lisait, ni lui ni son fils. Son fils me lut quelques vers de Cien-palavada, d'un ton de plain-chant. Il me parla d'une histoire du pays, qu'il avait donnée à Moorecroft, disant que c'était le seul monument de ce genre qui existât à Kachmir. C'est le Radja-Tarangini. Je lui demandai des catalogues de livres. Il me répondit qu'il n'y en avait plus dans le pays, parce que les pandits du roi de Lahore les avaient emportés à l'époque de la conquête de Kachmir. Le grand pandit du roi m'avait bien dit que je ne trouverais pas de livres à Kachmir; mais il ne m'en avait pas dit la raison.

Ma bonne réception à Kachmir ne dura pas longtemps. Les lettres du roi et du premier ministre étaient peu favorables. Une note me fut donnée de quelques favoris curieux à visiter, et je n'eus pas même la liberté de me promener dans l'intérieur de la vallée. Il me fallait camper strictement aux endroits indiqués sur le perwanah. Pour changer de route il me fallait écrire au gouverneur, qui répondait deux ou trois jours après, en me traçant un nouvel itinéraire qui me créait de nouveaux embarras.

Les lettres du gouverneur étaient au reste fort polies, et écrites dans le style persan le plus fleuri. J'étais toujours un oiseau sans rivages de savoir, je faisais pâlir l'astre de la science des pandits de Kachmir; ce qui n'était pas bien difficile. J'étais le Platon, l'Aristote et le Socrate de mon temps.

(A continuer.)

BOISSEAUVILLE.
500 LOTS,
A VENDRE,
DE 40 SUR 60 PIEDS,
ETANT la continuation des Faubourgs St. Roch et St. Valier.
S'adresser au Propriétaire,
P. BOISSEAU.
Québec, 16 août 1844.

ANNONCES NOUVELLES.

Banque d'Epargne.
Avis aux Militaires.—J. H. Kerr.
Naleparille de Sande.
Horeng, Maquereau, Haille de Morue etc.—D. Fraser.
Etablissement d'Encaie.—Gillespie, Greenshield & Co.
Cassonade, Genièvre, Thé etc.—do
ENCANS.
Marchandises d'automne.—G. D. Balzarotti.
Do pour la saison.—G. & H. Gibsons.
Poin, Vaches, Chevaux etc.—Ed. Glackemeyer.

QUEBEC :

MERCREDI 28 AOUT 1844.

Les journaux de Montréal d'hier n'apportent rien de nouveau. Le *Herald* annonce que M. Holmes a consenti à retirer sa lettre de résignation comme évêché.

Les journaux d'Halifax, reçus ce matin, nous apprennent que le vice-amiral sir Charles Adam doit être remplacé le printemps prochain, dans le commandement de la station de l'Amérique Septentrionale et des Indes Occidentales, par le vice-amiral sir Francis William Austen, de l'escadre blanche.

Le *Caledonia* est arrivé à Halifax le dimanche 18, venant de Boston en 44 heures, avec 50 passagers dont il débarqua 11 à Halifax. Il repartit le même jour pour Liverpool avec les 39 autres et 4 qu'il embarqua à Halifax.

Après l'exécution des quatre pirates condamnés à mort par la cour d'amirauté d'Halifax, on pensait que les deux hommes, Carr et Galloway, qui avaient révélé l'horrible drame du *Saladino*, seraient mis en liberté; mais il paraît qu'ils devaient subir, eux aussi, leur procès sur l'accusation de piraterie. C'est jeudi dernier que leur affaire a été soumise au grand-jury, et s'il admettait l'acte d'accusation contre eux, leur procès devait se faire le lendemain.

Un bâtiment pêcheur américain a été saisi par le garde-côte *Sylph* et amené à Sidney, pour contravention au traité.

M. Tyler, aujourd'hui président par hasard des Etats-Unis, s'était convaincu sans doute qu'il n'y avait pas de chances pour lui de redevenir président par élection, s'est retiré des rangs de la candidature.

Le bruit de la convocation d'une session extraordinaire du congrès des Etats-Unis est démenti.

Le navire à vapeur *Cambria*, qui doit faire partie de la ligne de paquebots entre Liverpool et Boston, a été lancé du chantier de MM. Robert Steele et compagnie à Glasgow, le 1er août. Il est, dit-on, d'un très-bon modèle et pèse 1423 tonnes, mesure nouvelle. Il a 220 pieds de long et 36 pieds de large. Il sera commandé par le capitaine Jenkins, ci-devant de l'*Hibernia*.

Le colonel Dundas, qui commandait le 83e régiment dans ce pays lors des troubles récents, et qui avait été mis à la retraite à cause de quelques propos de table, vient d'être réhabilité. On lui a donné le commandement d'un autre corps.

Hier matin, un scieur de long nommé Petit, qui travaillait au chantier de M. Garnaud, marchand de bois, près du Parc, a été tué par la chute d'une pièce de bois qu'on montait sur des chevaux pour la scier, et qui étant mal assujettie s'échappa de dessous la chèvre au moment où il venait à passer, et lui coupa le cou sur une autre pièce qui se trouvait placée dessous. Il laisse une veuve et un jeune enfant.

On assure que non seulement M. Chabot n'a pas accepté la place de solliciteur-général du Bas-Canada, mais qu'elle ne lui a pas même été offerte.

L'économie est à l'ordre du jour. La maison qu'occupait le directeur du télégraphe sur le Cap, a été vendue aujourd'hui à l'encan pour être enlevée. Les boules et tout le grément du télégraphe ont aussi été vendus.

On lit dans le *Globe* de Toronto :
« Nous apprenons que M. Baldwin a refusé de se porter candidat réformiste pour Middlesex; ce qu'on lui a proposé dernièrement, avec certitude de succès. M. Baldwin, dit-on, lie par les obligations qu'il a ailleurs, aurait décliné l'honneur que lui ont offert les réformistes de Middlesex. »

NOMINATIONS annoncées dans la *Gazette* du Canada du 17 août :
Thomas Worthington inspecteur des douanes de Sa Majesté.

John Powell régulateur du comté de Lincoln, en remplacement de John Lyons décédé, le bureau devant se tenir à Niagara.

John Farrell régulateur du comté de Haldimand, en remplacement du dit Lyons, le bureau devant se tenir à Dunnville dans le district de Niagara.

Dans la *Gazette* du 24 août :
Sont nommés commissaires pour le jugement sommaire des petites causes :

Parrisse de la Sainte-Trinité de Contrecoeur, MM. Clément Dansereau et Amable Marion. (Commission précédente révoquée.)

Parrisse de Saint-Michel de la Chine, MM. William Macdonald, Charles Wetherall, William Reid, Joseph Allard et Dominique Ducharme. (Commission précédente révoquée.)

Parrisse de Saint-Barthélemi, MM. Amable Gauthier, Pierre Brisset et Etienne-Félix Côté. (Commission précédente révoquée.)

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

« Pendant que la querelle du Maroc s'envenimait, la question de Tati venait se jeter, une fois encore, au travers de la diplomatie, et provoquer de sérieuses difficultés entre la France et l'Angleterre. L'arrestation et l'expulsion du fameux consul anglais Pritchard, par le gouverneur des îles de la Société, a été confirmée, et la gravité de cette mesure se trouve augmentée par les circonstances qui l'ont motivée. Nous donnons ci-après, à ce sujet, de très-longues détails. Il nous suffira de dire ici que le gouvernement anglais a demandé à la France des réparations, en des termes qui doivent être fort exigeants et fort énergiques, s'il faut en croire le langage tenu par sir Robert Peel et lord Aberdeen dans le parlement. Mais ces réactions, qui pourraient être jusqu'à un certain point légitimes, si les choses s'étaient passées ainsi que les correspondances anglaises, ne le sont en aucune façon, si M. Pritchard s'est rendu coupable des méfaits que lui reprochent les correspondances françaises. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de la vérité des faits, il nous semble bien difficile que, dans l'état de susceptibilité où se trouve l'opinion publique, à l'endroit des affaires de Tati, M. Guizot donne satisfaction à l'Angleterre par une nouvelle dégratation infligée à nos marins. Nous sommes convaincus, cependant, que l'affaire s'arrangera à l'amiable; l'absence des deux parlements, qui étaient l'un et l'autre à la veille de terminer leurs travaux, donnera à la diplomatie ses courtes franchises. Cependant, si l'on en croit une correspondance de Paris, reproduite par le *Journal du Havre* du 2 août, les négociations commencent d'une manière peu pacifique. D'abord d'abord que cette correspondance se trompe probablement sur le sujet des discussions qu'elle prête aux gouvernements de France et d'Angleterre. Les affaires du Maroc, sans doute, n'y étaient pas étrangères, mais il y a tout lieu de penser qu'il s'agissait, surtout, de la demande de réparations adressée au cabinet de Londres à celui de Paris, à cause du prétendu attentat commis contre Pritchard. Cette demande n'était pas connue encore de la presse parisienne, le 1er août.

« On lit dans le *Journal du Havre* :
« On remarque beaucoup de mouvement, depuis avant-hier, entre le ministère des affaires étrangères et l'ambassade d'Angleterre. On dit que certains faits, fort compromettants pour la diplomatie anglaise, sont venus à la connaissance de M. Guizot, au sujet de la levée de boucliers d'Abdel-Kader; on aurait des preuves que le gouverneur de Gibraltar a poussé Abdelhaman à la guerre contre la France et que le cabinet de Londres fait soutenir en même temps Abdel-Kader; qu'il en soit, certains bruits alarmants ont été répandus, depuis hier, dans le public, sur ce qui se passe dans le Maroc, et nous ne voyons pas que les journaux officiels les aient démentis. Ainsi, l'on prétend que deux cents de nos spahis ont été mis hors de combat, que le maréchal Bugeaud, qui marchait sur Fez, avait été obligé de rétrograder suite de vivres, et qu'Abdel-Kader avait levé décidément l'étendard de révolte dans le Maroc, et se portait le complot d'Abdelhaman dans l'ancien royaume de Fez. »

« On en croit pas probable maintenant que les affaires du Maroc puissent se terminer pacifiquement, quoique l'Angleterre, qui a été pour beaucoup dans l'attaque des Marocains contre les Français, désire peut-être maintenant forcer l'empereur à accepter les conditions de la France. Dans ce cas, l'entente cordiale serait bien compromise, et le voyage du roi en Angleterre, qui est si prochain, pourrait bien être ajourné. »

ESCADRE FRANÇAISE DE LA MEDITERRANÉE.—La correspondance de Toulon donne le dénombrement suivant de nos forces navales dans la Méditerranée :
Sufflet, 90 canons, 780 hommes; Jemmapes, 100 canons, 800 hommes; Triton, 80 canons, 700 hommes; Belle-Poule, 60 canons, 740 hommes; Labrador (vapeur), 4 canons, 208 hommes, force, 450 chevaux; Amédée (vapeur), 450 chevaux, 12 canons, 220 hommes; Oréon (vapeur), 450 chevaux, 4 canons, 205 hommes; Fluton (vapeur), 250 chevaux, 7 canons, 180 hommes; Gascogne (vapeur), 220 chevaux, 10 canons, 180 hommes; Vélours (vapeur), 220 chevaux, 6 canons, 180 hommes; Cuvier (vapeur), 320 chevaux, 6 canons, 205 hommes; Phare (vapeur), 160 chevaux, 6 canons, 150 hommes; Castor (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 120 hommes; Etna (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 120 hommes; Tartare (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 120 hommes; Euphrate (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 120 hommes; Chimère (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 180 hommes; Rubis (vapeur), 80 chevaux, 2 canons, 60 hommes; Var (vapeur), 50 chevaux, 2 canons, 130 hommes; Météore (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 120 hommes; Coeyte (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 120 hommes; Sphinx (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 120 hommes; Aube, Fréverque, Perdrix, vaisseaux de transport de 600 tonnes.

Ces vaisseaux, chargés de munitions, sont partis de Toulon, et ont été jectés dans la rade de Messel-Kébir. Vaisseau à Toulon prêts à entrer en campagne : *Océan*, portant pavillon de l'amiral Perceval-Deshayes, 126 canons, 880 hommes; *Indivisible*, 90 canons, 780 hommes; *Neptune*, 80 canons, 780 hommes; *Marengo*, 80 canons, 780 hommes; *Léger*, 2 canons, 80 hommes; *Grondeur*, 780 hommes; *Léger*, 2 canons, 120 hommes; *Ténare* (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 120 hommes; *Achéron* (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 120 hommes; *Grégoire* (vapeur), 160 chevaux, 2 canons, 120 hommes. Ce vaisseau fait le service du transport des malades.

Vaisseau à Toulon restés dans le port, depuis le rappel de l'escadre de la Méditerranée, ne possédant pas leur équipage complet, mais pouvant mettre à la voile dans quarante heures : *Souverain*, 125 canons, 300 hommes; *Hercule*, 100 canons, 200 hommes; *Diadème*, 87 canons, 200 hommes. Vaisseau sur le chantier : *Fleurus*, 100 canons, foi aux trois quarts; *Navarin*, 100 canons, 14; *Eylan*, 100 canons, 14; *Fontenay*, 90 canons; *Serpente*, 90 canons, foi à moitié; *Hector*, 90 canons, 14; *Cassington*, 90 canons, 14; *Zénobie*, 100 canons, presque fini; *Sybilie*, 100 canons, 14; *Poursuivante*, 100 canons, 14; *Olivier*, brick, 20 canons, aux trois quarts; *Tapage*, 6 canons, presque fini; *Castor*, paquebot à vapeur en fer, 220 chevaux, peu avancé.

HAITI.—Le capitaine Owen, du brick *Wolcott*, arrivé à New-York, des Gonaïves, d'où il était parti le premier août, a apporté la nouvelle que le capitaine du brick français *Africain*, venu aux Gonaïves de Port-au-Prince, avait quitté ce port à cause de la mort de son frère, qui commandait un autre brick, dont presque tout l'équipage avait aussi perdu la vie par la fièvre jaune. Le capitaine Owen assure que la maladie se répandait sur les vaisseaux qui sont à Port-au-Prince, et que le capitaine et plusieurs membres d'une frégate française, en station devant Haïti, avaient aussi succombé au mal. Le général Acass, commandant de haute trahison, avait été condamné à mort, mais il était parvenu à s'échapper.

TEXAS.—Le brick *Robert*, arrivé à la Nouvelle-Orléans le 15 août, venant de Galveston, a apporté la nouvelle que la fièvre jaune exerçait de grands ravages depuis quelque temps dans cette ville. Dans la liste des victimes, nous trouvons les noms de M. Green, consul des Etats-Unis, et de M. Richard Drake Sebring, journaliste. Nous apprenons que la fièvre jaune faisait de grands ravages sur les Allemands nouvellement arrivés d'Europe; il en mourait 25 à 30 tous les jours.

M. Henri Castro, de Paris, porteur de dépêches pour le gouvernement texien, est arrivé le 12 au siège du gouvernement. Il a apporté, entre autres, le traité de commerce conclu entre le Texas et les villes américaines de Hambourg, Brême et Lubec. M. Castro a en vue de visiter les établissements des émigrés qu'il a envoyés sur les terres que lui a accordées le gouvernement. Le nombre de ces émigrés s'élève déjà à sept cents.

Les indiens Lipans ont fait une attaque sur Corpus Christi, mais ils ont été repoussés.

On rapporte que la division du général Wolf avait été battue par les Fédéralistes et les *rancheros*, à Monterey, et qu'elle a rétrogradé à Matamoros, que le général Wolf lui suit.

Le général Murphy, ancien chargé d'affaires des Etats-Unis, est mort à Galveston le 12.

LOUISIANE.—Une convention chargée d'amender la constitution de l'état de la Louisiane est maintenant assemblée à Jackson. Nous tirons de ce qui suit, relativement à ses premières opérations, de la correspondance du *Courrier* de la Nouvelle-Orléans, journal démocratique :
« Les trois jours qu'elle s'est réunie, aucune mesure n'a été prise. Tout le temps a été employé en discussions oiseuses, et à l'élection des différents officiers. Ainsi la séance de ce jour s'est passée comme celles d'hier, d'avant-hier, de mardi et de lundi, en discussions. La première qui se trouvait à l'ordre du jour était celle du portier : M. Eschizos, de la Nouvelle-Orléans, a été élu à ces éminentes fonctions. M. Kelly, habitant cette ville, a été élu premier orateur, a été élu imprimeur pour une assemblée qui compte une majorité démocratique de quatre-vingt voix... C'est ainsi que s'unit la démocratie, lorsque les emplois les plus influents sont conférés à des adversaires qui ne manquent jamais de s'opposer aux mesures qui tendent à augmenter notre force. C'est une leçon donnée aux démocrates, dont ils profiteront à l'avenir. Après l'élection de l'imprimeur whig, par cette assemblée démocratique, M. Nadud, de la Nouvelle-Orléans, a été élu commissaire aux enrégimentements; puis sont venues tour à tour celles des traducteurs et des rapporteurs : MM. Robert J. Ker et James Foulhaze, tous deux de la Nouvelle-Orléans, ont été élus à ces derniers emplois; et MM. Mantreuil, Duplantier et Derses, aux premiers.

« Comme je vous le disais dans une de mes précédentes, je crois que la convention ne terminera pas ses travaux à Jackson; les membres se plaignent assez généralement de la chaleur et des incommodités que ce lieu offre aux étrangers. Je vous ai mentionné hier que M. Joseph Walker avait été élu président de la convention, et M. O. Davis, secrétaire; aujourd'hui, après de très-longues débats, et une perte considérable de temps, on en finit parvenu à fixer à \$14 par jour les salaires de M. Davis. Tous les autres employés ont éprouvé des diminutions

dans leur traitement. Si la convention se détermine à s'ajourner, elle en aura au moins pour trois mois, s'il faut juger de l'avenir par ses débuts. M. Soulé est sur la brèche, et je vous assure qu'il comprend si bien son mandat, la promesse d'Orléans peut d'avance lui préparer des lauriers. Dans une convention, comme à la législature, voire même les conseils municipaux, la coterie donne toujours les places, non pas aux plus capables, mais aux plus adroits et aux plus intrigants. La convention compte une majorité de quatre-vingt membres démocrates.

« La convention a adopté une résolution pour la nomination d'un *amateur conventionnel*, dont le devoir sera d'avoir les séances par une prière faite en pleine chambre, et adressée à l'Etre Suprême, pour la conservation des représentants du peuple. Inutile de vous dire que cette motion a été amendée de manière à inviter les ministres de tous les cultes, résidant dans le voisinage, à se rendre également à la convention, afin d'établir une espèce de concurrence entre les conventionnels catholiques et protestants. C'est une bonne occasion offerte aux membres qui ne connaissent pas leur catéchisme.

« Dans ma prochaine lettre, j'espère pouvoir vous donner quelque chose de plus nouveau et plus direct sur les travaux de la convention. Les candidats désappointés qui se trouvent au nombre d'une centaine à peu près, doivent partir demain pour se rendre chacun chez soi; ils auront eu du moins l'agrément d'avoir fait connaissance avec un très-joli endroit, à part les dangers du cool plégué que l'on dit fréquemment, ou des apôles vici qui vous surprennent au moment où vous vous croyez très-bien portant.

« J'oubliais de vous dire que, malgré l'existence d'une société de tempérance, les liqueurs sont toujours garnies de personnes qui n'y touchent certainement pas pour y boire de l'eau. C'est la meilleure branche d'affaires qui se puisse faire ici pendant tout le temps que durera la convention.

NOUVELLE-ORLEANS 15 août.—Le bateau à vapeur *Narragansett*, capitaine Pierce, parti de Cincinnati pour ce port, en passant le Canal à Louisville le 7 du courant, a frappé sur un rocher et a coulé près du pont qui traverse le Canal; aucune embarcation ne pourra passer avant que le bateau ne soit enlevé. La cargaison sera sauvée, mais avariée. (Courrier.)

L'ASSASSIN QUENISSET.—Tous nos lecteurs se souviennent de Quénisset, qui attendait à la vie du roi Louis-Philippe, et qui fut banni de France il y a quelques années. Ce malheureux s'était rendu à la Nouvelle-Orléans, où il avait été mis en prison, sous la prévention d'avoir voulu assassiner une femme. Les officiers de justice eurent grande peine à se saisir de Quénisset qui faisait des efforts désespérés pour leur échapper. Le *Daily Picayune* ajoute, à ce fait, la réflexion suivante : « Il serait à désirer qu'on renvoyât ce malheureux en France, où la guillotine lui donnerait cette immortalité du crime à laquelle il paraît vouloir tant arriver. »

SINISTRES.—Le capitaine Berry, du navire *Ficksburg*, se trouvant par 27° de latitude et 87° de longitude, aperçut, le 6 de ce mois, un canot sur lequel il dirigea sa course. Sept malheureux se trouvaient abandonnés à la merci des flots, dans une frêle embarcation. Ils appartenirent à l'équipage du navire anglais *Orange*, qui avait chaviré dans un coup de vent, pendant sa traversée de la Jamaïque à Matanzas. Depuis trois jours, le canot se balança sur la mer dans ce canot, dont la longueur ne dépassait pas 14 pieds; et leur situation était des plus terribles. Quand le bâtiment chavira, les passagers et les hommes du bord sautèrent dans le canot. Cette fuite eut lieu si précipitamment, qu'ils ne purent emporter ni vivres, ni eau; et les naufragés avaient à peine quitté leur navire, lorsqu'il s'encloua dans l'eau. Ils n'avaient pas de rames et s'emparèrent d'un morceau de bois qui servait pour diriger leur embarcation. C'était le 25 juillet; le 28 et le 31, la pluie tomba, et ils en recueillirent, dans leurs souliers, environ trois pintes, sans aliment qu'ils aient eu pour prolonger pendant treize jours leur agonie. Le 31, cependant, un miracle se produisit à leur portée : un morceau de bambou qui contenait quatre petits poissons. Le jour de leur naufrage ils avaient aperçu à l'horizon un sémaphore qui disparut sans les voir, et dans la matinée du 6, trois navires passèrent sans remarquer leurs signaux. Tout espoir s'était évanoui, quand leur est tout-à-coup apparue le *Ficksburg*, dont le capitaine, M. Berry, a déposé, dans cette circonstance, autout d'intelligence que de dévouement. Il lui a fallu lutter contre la voracité avec laquelle les malheureux, qui venaient de sauter, se jetaient sur les vivres qui leur étaient offerts, et ce n'est que peu à peu qu'ils les rappelés à la vie, on seul excepté qui a succombé trois heures après avoir été transporté sur le *Ficksburg*.

L'équipage du bateau de pêche *Asténier*, de Houdeur, a été aussi recueilli, le 12 août, par le capitaine Barlow du navire *Cambridge*, pendant sa traversée de Liverpool à New-York. Ces pauvres gens avaient été séparés de leur navire par un coup de vent, au moment où ils pêchaient dans la chaloupe.

COLLÈGES DES JESUITES AUX ETATS-UNIS.—D'après les rapports que nous avons reçus de la distribution des prix au collège de St.-Marie, Kentucky, et au collège de Cincinnati, ces deux établissements, tenus par les jésuites, sont dans l'état le plus florissant. Le collège de St.-Marie soutient noblement, sous tous les rapports, sa réputation qu'il a depuis longtemps. Le collège de Cincinnati, qui naît de ce que quelques-uns appellent le développement de cet espace de temps un merveilleux développement. Le plan d'études est à la hauteur des établissements les plus renommés. Le nombre des élèves, cette année, était de deux cent vingt-deux. Décidément, il faudra bien avouer, bon gré mal gré, que les jésuites s'entendent quelque peu en éducation, et y réussissent bien. C'est pour cela que les libéraux n'en veulent point.

(Propagateur Catholique de la N.-O.)

LA LOI DE LYNCH.—Le 5 de ce mois, la populace de Fredericktown (Missouri) brisa les portes de la prison, avec des leviers et des haches, en retira un homme nommé Abraham Smith, condamné à mort pour meurtre, et le pendit à un arbre, devant la prison. Le coroner a lancé un warrant contre les meneurs de cette horrible action; grand nombre d'entre eux ont été arrêtés, mais plusieurs autres se sont échappés.

ACCIDENT.—Un malheureux jeune homme qui visitait, la semaine dernière, les Chutes de Niagara, se trouvait sous les cascades, lorsqu'il disparut tout-à-coup, entraîné, sans doute, par une nappe d'eau qui avait changé de direction, comme cela arrive souvent. Son guide ne put donner aucune explication à ce terrible événement. On a trouvé, dans la malle de ce jeune homme, des lettres qui portaient pour adresse le nom de W. Thompson.

L'OMBRE DE JOE SMITH.—On écrit de Warsaw, en date du 16 :

« La grande nouvelle du jour, c'est la réapparition de Joe Smith, parmi les Mormons. Son fils aîné prétend avoir vu l'ombre de son père qui lui a parlé fort au long, et l'a proclamé seul vrai prophète, lui recommandant d'annoncer cette nouvelle à ses coreligionnaires. Il lui enjoignait, en outre, de recommander à tous les siens de demeurer en paix, et d'engager leurs ennemis à ne point leur chercher querelle. Les Mormons sont persuadés que Joe Smith s'est véritablement montré à son fils.

« D'un autre côté, Emma, la veuve de l'ex-chef des Mormons, déclare qu'aucun d'eux n'a vu son père, et qu'elle n'a rien vu de ce qu'il lui a dit. Elle demande que le gouvernement lui prête son appui et qu'il punisse les assassins de son mari. La mère de Joe Smith prétend aussi avoir vu son fils, lui avoir parlé et avoir entendu les mêmes choses que son petit-fils. »

CHEMIN DE FER DE NASHVILLE.—En vertu d'une décision de la législature, le chemin de fer tel qu'il se comporte, a été vendu à l'enchère pour le compte de l'état. Sur une étendue d'environ 22 miles, il existe de quinze à seize cents tonnes de fer, qui ont été adjugées pour la somme de \$34,600; les locomotives, chars, roues, etc., ont rapporté \$10,300, et les neuf esclaves, \$8,670; au total, \$53,570. (Beille N.-O.)

PARAGUAY.
On lit dans le *Courrier du Havre* : Le Paraguay, à long-temps caché derrière les infranchissables barrières élevées par le dictateur Francia autour de cette riche contrée, vient d'ouvrir ses portes au commerce européen. Un décret publié à l'Assemblée, capitale de la république, le 14 mars dernier, par le nouveau président Lo-

pez, annonce, au nom du congrès national, toutes les formalités prescrites par la constitution ayant été remplies la veille, 13 mars, que ce haut fonctionnaire a pris possession du gouvernement suprême de la nation.

« Lopez permet de commercer librement avec tous les ports du Paraguay, pourvu que ce soit sous pavillon argentin. Mais la province de Corrientes s'étant insurgée contre l'autorité de Rosas, celui-ci a refusé le passage de la rivière Parana aux bâtiments des îles pour le Paraguay. On dit néanmoins qu'il s'est relâché de la sévérité, et est ordonné, en faveur de deux bâtiments espagnols qui ont fait d'excellentes affaires. C'est au commerce anglais que Rosas en veut particulièrement, à cause, ajoute-t-on, de la partialité de Commodore Purvis, en faveur de Montevideo. »

RAPIDITÉ DES COMMUNICATIONS ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

On lit dans le *Débat* du 17 juillet : « Jusqu'à présent on n'avait jamais reçu de journaux anglais à Paris le mardi, parce que ce jour correspondait au dimanche à Londres. Mais aujourd'hui mardi, on a reçu à Paris les journaux anglais d'hier lundi, arrivés par la voie de Brighton et de Dieppe ! Cette rapidité merveilleuse est due à la correspondance des bateaux à vapeur avec le chemin de fer de Brighton.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE.

Lundi a eu lieu la distribution des récompenses qui ont été décernées aux exposants. En voici le résumé :

Croix d'honneur,	31
Médailles d'or,	126
Médailles d'argent,	428
Médailles de bronze,	690
Rapports de médailles d'or,	142
Idem d'argent,	176
Idem de bronze,	140

Total des récompenses : 1,733

Après la distribution des récompenses décernées à l'industrie, un banquet a réuni au château de MM. les exposants qui avaient obtenu, soit la croix d'honneur, soit des médailles d'or. Le dîner était servi dans la galerie du Musée, et présidé par le roi des Français. Plusieurs toasts ont été portés.

Des places avaient été réservées pour les invités aux croisés du palais donnant sur le jardin, d'où ils ont pu jouir du concert d'abord et ensuite du feu d'artifice.

Après le feu, vers neuf heures et demie, le roi des Français est parti avec sa famille pour Neuilly, en soignant la rue Richelieu, les boulevards et le faubourg du Roule. Des piqueurs portant des torches ouvraient la marche, et la foule était telle, que les voitures ont été forcées d'aller presque constamment au pas.

AGRICULTURE.

DÉFONCEMENT.

Le défoncement est une opération agricole par laquelle on tourne la terre à une profondeur plus ou moins grande, de manière que la superficie soit enfoncée au fond de la tranchée et la partie inférieure ramonée à la surface. Cette opération, très-pratiquée en certains cantons, est un remède apporté à une mauvaise culture et ne couvrent nullement aux terres qui ont été bien traitées, soumises à des assolements antérieurs, et dont le sol, dans sa partie supérieure, est parvenu à une grande richesse; car ce serait folie de substituer à cette couche le sous-sol qui est inférior en fertilité végétative.

Lorsqu'on défonce un terrain, on se propose :

1. De procurer aux plantes cultivées une profondeur de labour plus grande que celle que l'on obtient par la culture ordinaire ;

2. De substituer à une terre épuisée et appauvrie une terre vierge, qui fécondée par les influences de l'air, d'une part, et par la puissance des engrais, de l'autre, enfante quelquefois des prodiges ;

3. D'enfoncer à une certaine profondeur des herbes vivaces qu'une mauvaise culture a favorisées, lesquelles se sont tellement emparées du terrain, que tout autre moyen de s'en débarrasser serait moins prompt, moins efficace et plus

